

*Superstitions*

FRANCESCO MASCI

*Superstitions*

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2005

Mais le temps des chimères était arrivé.

SAINT-SIMON, *Mémoires*

## SUR LE SEUIL

LA culture façonne, par toutes ses expressions, une pratique de l'obéissance. Je l'identifie à la superstition, cette invention résolument moderne, qui doit être comprise comme une abêtissante contrainte interne à croire que quelque chose doit être vrai. Ce sont donc des actes de croyance qui la constituent. La culture ne se manifeste jamais sous forme d'objets mais d'événements. Mais qu'est-ce que l'événement ? L'événement n'est rien, sinon une excroissance rhétorique du temps, l'occasion de jouir, comme d'un bien consommable, des possibles pris dans le présent. Dans l'événement, la menace de l'inattendu que contient le futur est réduite à néant. Et ce néant se reproduit à une vitesse extraordinaire, parce que la superstition, qui a besoin de toujours se manifester, ne manque jamais de forme. La culture comme saisissement des hommes par la tristesse, est partout. Elle est un état du monde dans lequel la condition du deuil atteint à sa pleine satisfaction. Regardez les visages autour de vous dans une librairie, dans la file d'attente devant un cinéma ou dans les salles d'un musée. Vous

vous savez encerclé par une multitude faite de subjectivités fictives qui ne demandent qu'à s'approprier, par intermittence, des tranches de temps déjà consommées, jamais vécues. Pourtant je ne m'attarderai pas sur l'odeur de décomposition qui émane des institutions de la culture. Je ne suis ni antiquaire ni nécrophile et je n'aime pas tripoter les cadavres. Je livrerai plutôt ici les prolégomènes à une histoire des effets de la culture moderne, qui peuvent se résumer à la connivence, jamais démentie, des événements avec le cours du monde qu'ils croient constamment tenir sous la menace d'une révolution. Depuis ses débuts dans le "messianisme romantique", la culture moderne ne cesse de renouveler sa promesse d'"engloutir" le temps de l'histoire, ainsi qu'elle a été exprimée pour la première fois par Friedrich Schlegel. Condition par laquelle les hommes doivent atteindre à l'Absolu sur terre, la culture est pour les romantiques l'Autre de la société. Le refus de la société n'est qu'un passage qui doit aboutir à la rédemption de l'homme. Mais ce mouvement de "réconciliation" (la *Versöhnung* de Novalis) est resté inaccompli. L'acte radical d'apostasie qui donne naissance à la culture moderne s'est fossilisé en un état permanent

de séparation d'avec la société que chaque événement vient confirmer, et qui ne sert qu'à protéger cette dernière des changements qu'elle ne maîtrise et qu'elle ne souhaite pas. La culture moderne, au lieu de mettre fin à l'enchaînement des catastrophes, ce à quoi se résume, selon son jugement, le cours de l'histoire sociale, garantit justement la continuité non perturbée de cette histoire. Histoire qui doit alors être relue comme celle de l'impossibilité du nihilisme, c'est-à-dire de l'impossibilité que ce monde jugé mauvais perde tout son sens et s'effondre. Une histoire sans salut possible donc. Non, il n'y a pas d'autre monde que celui qui vous entoure. La culture n'ajoute à son acceptation que l'attente d'un salut qu'elle ne fait qu'ajourner et qui ne viendra jamais. A l'issue du laborieux travail de négation de la condition présente du monde, entrepris par les événements, réapparaît la vieille hypostase métaphysique du sujet. Le sujet, dont la société moderne s'est débarrassée dès ses débuts, a été sauvé, en tant que sujet fictif, par la culture. Il la hante comme un fantôme. Il a perdu en consistance, car il n'est plus que le contenu de vérité inlassablement réaffirmé par la superstition, et donc une figure toujours seconde. Mais il a aussi

gagné en liberté car, reflet désincarné d'un pouvoir qui lui échappe, il peut désormais tranquillement jouer à la révolution sans crainte de faire mal et de se faire mal. Dans les gesticulations outrées et les menaces d'insubordination que les événements ont enregistrées depuis le romantisme jusqu'aux post-avant-gardes, j'ai donc retrouvé le fil d'une tradition. Vous pouvez choisir de n'y voir qu'un témoignage de l'innocuité de la culture et vous satisfaire du dépit que cela vous cause. Pourtant la culture est aussi capable, après avoir déçu les siennes, de tenir des promesses. Afin de le constater, il vous faudra suspendre votre attente du salut pendant un instant. Jamais comme maintenant, au moment même où, dans un revirement qui lui est congénital, elle investit de nouveau la politique comme champ d'expérimentation en accordant la rhétorique de l'événement au discours de la critique sociale, la culture n'a autant laissé transparaître les traits du pouvoir, dont elle a su garder tout le long de son histoire faite de ruptures et de révoltes, la plus fidèle mémoire.

## CRISTALLISATION

UN mémorialiste raconte comment se dissolvèrent les doutes de quelques-uns des membres de la communauté juive de Salonique, concernant la véridicité de la mission messianique de Sabbataï Tsevi, le "messie apostat". Celui-ci, par une de ses "actions étranges", qui étaient en réalité des actes de *tiqqun* ("réparation", "restauration" ou "réintégration") devant préparer la rédemption, avait décrété l'abolition du jeûne du samedi : "Un courrier fut dépêché à Notre Seigneur [...] pour lui dire qu'à moins qu'il n'exécute un miracle en sa présence, ils ne pourraient célébrer la fête. Notre Seigneur répondit : 'Ils célébreront la fête sans que j'exécute de miracle – c'est cela qui constituera le miracle'" (G. Scholem, *Sabbataï Tsevi*). Dans cette histoire rapportée par Gershom Scholem, où les éléments se condensent en un grumeau de signification eschatologique pure, l'attente de l'apocalypse se noue étroitement à l'idée de nécessité jusqu'à se confondre avec elle. Les "croyants", ainsi que les disciples de Sabbataï Tsevi se désignaient eux-mêmes, n'ont besoin d'aucune preuve. C'est leur croyance elle-même qui est juste-

ment la preuve de l'accomplissement de la promesse de rédemption et donc de leur salut. Mais *la communauté pneumatique des sauvés* s'est dissoute lors du passage de la certitude de la foi à la certitude de la superstition qui inaugure la modernité. La croyance ne se suffit plus à elle-même et l'artifice d'un événement s'interpose désormais comme un obstacle entre la promesse de salut et son accomplissement. La culture est constituée par l'ensemble des tentatives mises en œuvre pour redonner vie de manière artificielle à cette communauté des sauvés. Ces tentatives aboutissent à des séances de spiritisme pendant lesquelles c'est à peine si l'on réussit à en évoquer le spectre. Les œuvres d'art ne recèlent aucune promesse, mais les souvenirs chiffrés d'un monde qui n'a jamais existé.

La cristallisation est la forme typique sous laquelle se manifeste la culture moderne. Elle a été décrite par Arnold Gehlen : "Les possibilités qu'elle [la culture] renfermait ont, pour l'essentiel, été développées de façon exhaustive. On a par ailleurs découvert et intégré les possibilités opposées et les antithèses, de sorte qu'il est désormais improbable de voir apparaître des changements affectant les prémisses"

ses" ("Über kulturelle Kristallisation", *Studien zur Anthropologie und Soziologie*). Ce serait pourtant une erreur que de considérer la cristallisation comme la conséquence d'un mouvement temporellement déterminé, symptôme de décadence, ainsi que le suggère Gehlen. La cristallisation n'annonce pas la fin de la culture et son rapport au temps n'a aucune valeur de connaissance sinon d'un point de vue qui se situerait en dehors de l'histoire. Elle est au contraire ce que Goethe appellerait un "phénomène originaire" (*Urphänomen*), c'est-à-dire une forme-type irréductible, la limite au-delà de laquelle la pensée ne peut aller. La cristallisation est une espèce d'atrophie temporelle qui déclenche le temps particulier de la culture comme un temps sans possibles. La culture ne connaît donc pas l'idée d'un au-delà de soi et dans ce temps qui est toujours semblable à lui-même l'irruption de l'inattendu est exclue. Une chronologie unique de la culture n'est pas possible. Elle ne suppose pas un développement mais des séquences en juxtaposition. L'événement est la trace d'un futur déjà achevé et archivé. Il fait miroiter un ailleurs qui, une fois annulés les effets grossissants de la croyance, se trouve être, observé de près, la duplication exacte du